

Zeitschrift:	Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber:	Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band:	15 (1939-1940)
Heft:	8
 Artikel:	La mission du Fusilier Bochaton
Autor:	Braschoss, Louis
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-707789

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Noël 1939

Cent-treize jours de service actif — voilà le bilan que nous pouvons inscrire dans nos livrets de service en cette nuit de Noël 1939 que nous passons sous les armes. Ce n'est certes pas pour nous en vanter que nous comptons ces jours, ni pour en tirer des conclusions grandiloquentes. Mais nous voulons nous souvenir de notre effort et nous réjouir en même temps que la Providence nous ait épargné jusqu'à présent des sacrifices plus durs et plus lourds.

Le «Soldat Suisse», compagnon fidèle du piou-piou, a voulu, lui aussi, contribuer un petit peu à faire de ce Noël des «mob» une fête pour nos soldats. Il a relégué pour une fois à l'arrière-plan les articles savants et les considérations militaires, préférant vous apporter un peu de gaieté, qu'il a puisé dans les souvenirs vieux d'un quart de siècle: ils datent de la dernière «mob». Pour occuper les soirées creuses, le «Soldat Suisse» organise aussi un concours de mots croisés que les fervents de ce sport apprécieront certainement à sa juste valeur.

En publiant les deux histoires de Louis Braschoss, le «Soldat Suisse» ne voudrait pas manquer de remercier très sincèrement cet auteur qui a bien voulu autoriser leur parution dans le journal de l'armée. Nous sommes sûrs que pour les anciens, ce regard en arrière — eh bigre! vingt-cinq ans, ça compte dans la vie d'un homme! — les aura en même temps amusés et émus. Avec nous ils auront constaté que malgré les modifications importantes dans sa structure, l'armée suisse a toujours su garder le même esprit hérité de ses ancêtres et qui nous anime tous, dès que nous avons revêtu l'uniforme.

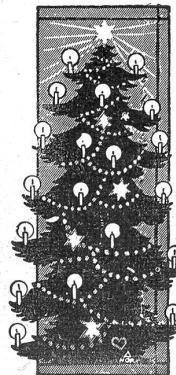
Merci à nos camarades de l'autre «mob» de nous l'avoir si bien transmis. Avant de vous plonger dans la lecture des deux histoires et dans l'étude des mots croisés, écoutez encore notre vœu:

Joyeux Noël, soldats suisses de tous les grades et de toutes les armes!

Joyeux Noël, soldats suisses — et une pensée émue aux soldats du monde entier, combattants ou non.

Et que la paix soit bientôt une réalité ...

La Rédaction.



La mission du Fusilier Bochaton

Note de la Rédaction: Nous extrayons du délicieux volume de M. Louis Braschoss «La Garde de l'Alpe» parue voici plus de 20 ans chez Atar à Genève, les deux histoires que voici, avec l'assentiment de l'auteur. Qu'il en soit remercié!

N'a-t-on pas prétendu que la garde de nos Alpes fut exempte de situations tragiques? Ce simple récit rétablira la vérité. Combien de héros obscurs, combien de victimes du «service commandé», pendant ces quatre ans de mobilisation, ont passé des heures de souffrance et d'horreur!

Vous comprenez que je sois obligé de taire les lieux où se déroula le drame. Ma probité d'auteur est le seul garant de la véracité de ma narration, veuillez l'accepter.

*

Le fusilier Bochaton serre la main de ses camarades de section. Il suspend à l'épaule son fusil dont le magasin est garni de six belles balles blindées, puis il dévale à grands pas le sentier.

Dans les prairies les anémones soufrées sont autant d'étoiles sur l'herbe verte, d'énormes gentianes bleues inclinent vers le sol leurs têtes, car le soleil n'est pas encore levé. Des papillons, des coléoptères accouplés sur les fleurs rappellent au soldat que mai est le mois de l'amour! Bochaton ne veut pas songer à l'amour. Comme tout autre il a sa bonne amie, comme tout autre il est un homme et se «figure» souvent des rencontres amoureuses pour passer le temps. Ce n'est pas le moment des projets de retour, ce n'est pas le moment de «s'attendrir le cœur» par le souvenir de baisers... Dans toute sa crudité le devoir se présente devant lui.

Bochaton sort de sa poche une feuille de rapport et lit:

«Le poste de P. téléphone: Une patrouille a arrêté après deux heures de poursuite un déserteur italien. Envoyez un homme pour le chercher et le conduire à la gendarmerie de M. où, selon l'ordre d'armée, il devra passer une quarantaine.»

Je donne l'ordre à Bochaton Emile de descendre à P. et de conduire le déserteur à M. 1^{er} lieutenant X.»

Un dangereux déserteur sans doute! et Bochaton caresse d'une main la culasse de son fusil et de l'autre la poignée du yatagan. Il n'a jamais songé que ces instruments pouvaient servir à autre chose qu'à lui procurer des heures d'exercices variés, il les considérait comme des engins de torture et volontiers les aurait échangés contre le demi-brancard de l'appointé sanitaire. Maintenant Bochaton songe: «Au moins je ne suis pas seul, de chaque côté de moi des amis me protègent.»

Dans l'auberge perdue au sein d'un vaste champ de cailloux où le poste de P. cantonne, Bochaton est mis en présence du déserteur. Son appréhension de tout à l'heure fait place à une véritable frayeur, et pourtant, comme il pourrait le prouver par des faits précis, Bochaton Emile n'est pas peureux.

Une fois, lors d'une attaque dans une contrée marécageuse, Bochaton qui rampait dans l'herbe haute s'est

trouvé nez-à-nez avec une bête immonde, un énorme crapaud. Le frisson instinctif de répulsion qu'il ressentit alors, il l'a en regardant le déserteur: un corps trapu sur de courtes jambes, des bras de gorille descendant jusqu'aux genoux, des mains velues, un vêtement brun déchiré, souillé de taches multicolores. Mais ce n'est encore rien, il y a la tête: une boîte crânienne aplatie, plus large que longue, de lourdes paupières ne se levant jamais qu'à demi pour laisser passer le regard aigu, scrutateur, sournois des prunelles noires, brillantes. Une peau boursouflée, congestionnée, zébrée de veines violettes. Une tête digne, enfin, mais en plus laid, des affreux vieillards dont Gustave Doré illustra les «Contes Drolatiques».

— Votre nom?
— Giuseppe Fugazzi.
— Votre âge?
— Trente ans.

Le soldat fouille le déserteur. Les poches sont vides, mais la ceinture rouge ayant produit en tombant un bruit métallique, il trouve dans la doublure un magnifique couteau à cran d'arrêt.

— D'où provient ce sang?

— J'ai saigné un pigeon. Vous ne pouvez pas dire le contraire, ajoute l'Italien en ricanant, vous n'en savez rien.

Comme il a soif il commande un demi-litre de blanc et deux verres. Tandis que le patron apporte la boisson, Bochaton va au corridor glisser une balle dans la chambre à cartouche de son fusil.

— A votre santé, trinquons puisqu'on doit faire la route ensemble.

Le soldat prend le verre, quelques grains d'une poudre blanche surnagent.

— Je n'ai pas soif, dit-il en lançant par la fenêtre le liquide souillé.

Les prunelles noires lancent un éclair méchant, puis la face plate s'élargit, les traits se convulsionnent, comme si le crapaud allait baver.

Il bave, en effet, le déserteur, car, le moment de payer étant venu, il crache sur la table une pièce de quarante sous.

— Voilà mon porte-monnaie, annonce-t-il en agitant ses mandibules, faut pas la fouiller cette poche-là, elle mord.

Le début du voyage n'est pas aussi silencieux qu'on pourrait le penser. Bochaton, dans son jeune âge sifflait pour se donner courage, il pense que parler lui rendra son sang-froid. Il débute donc par un sérieux exposé dans lequel il démontre l'impossibilité qu'il y a de commettre un acte répréhensible en Suisse sans être arrêté le lendemain. Il parle avec volubilité de l'excellent fusil suspendu à son côté, des six cartouches qu'il renferme et il se classe, lui, Bochaton qui ne réussit jamais ses exercices, au nombre des meilleurs tireurs.

Fugazzi crispant les muscles de sa face fait une grimace qui doit être un sourire:

— Moi, dit-il, dans son jargon, l'on ne m'apprendra rien. A la guerre j'ai passé entre les balles, dans la ville j'ai si bien travaillé que les soldats se sont mutinés; alors j'ai sauté sur une sentinelle, l'ai renversée, lui ai passé sur le corps, j'ai couru huit nuits et me voilà en Suisse. Moi, je fais ce que je veux.

La route traverse des forêts ou longe des gorges escarpées. Bochaton fait son possible pour que le déserteur marche en avant, mais toujours il revient à ses côtés. A la fin, d'une voix qu'il essaie de rendre ferme, il ordonne:

— Deux pas en avant, exécutez!

Le déserteur s'avance, puis brusquement, se retournant, il braque son regard sur le pauvre soldat.

— Vous avez peur, per la Madona!

Et cette fois un véritable et satanique sourire coupe d'une ignoble ride le visage congestionné.

La journée est d'une chaleur torride. La poussière de la route altère le gosier. A la première auberge le soldat et le déserteur partagent un litre de vin. Deux kilomètres plus loin un paysan les fait entrer chez lui pour vider un verre, un verre si grand qu'un grand pot s'y sèche.

Bochaton n'a plus de crainte, Fugazzi devient sombre, le soldat chantonner et le déserteur semble ruminer de sinistres pensées.

Dans le village de R., le cafetier est italien, son barbera est excellent, Bochaton le sait trop bien et, lorsque tous deux sortent de la chambre basse, le soldat voit avec stupéfaction les sapins se multiplier et la route danser sous son pas.

A droite un petit chemin conduit par les rocallles, les champs de fougères, jusqu'au grand précipice qui domine la rivière. Bochaton sait qu'ils n'ont rien à faire dans ce chemin, qu'il leur faut suivre la route, mais le déserteur le pousse, le bouscule, l'entraîne par le bras, puis subitement, pouf, le voilà étalé, de tout son long sur les cailloux.

Fugazzi s'est agenouillé; en cet instant-là son regard est tragique, il fouille le soldat, sort de sa poche la petite bourse en cuir où reposent les sept francs de la dernière paye...

(Je n'ai jamais souscrit à ces procédés de mauvais aloi dont usent et abusent certains auteurs de mélodrames et qui consistent à décrire un crime avec le maximum de détails, ainsi je remplace ce qui se passa par quelques traits.)

Le déserteur tirant le yatagan du fourreau coupe des branches qu'il étend sur le corps inerte. Sans un coup d'œil pour la victime, il reprend le chemin de la route.

Pourtant, trente minutes plus tard, il est de retour, portant avec précaution un grand bol de café noir.

Bochaton, éveillé d'un sommeil bienfaisant, lui sourit.

— Merci, dit-il, ça va mieux!

*
Les rares promeneurs, dans les rues de M. virent arriver ce soir-là un soldat et un déserteur italien se tenant par les bras et se conduisant l'un l'autre jusqu'au poste de gendarmerie.

L'injustice se révéla une fois de plus flagrante, car le déserteur commença sa quarantaine sur une mauvaise paillasse, alors que Bochaton dormit sa pleine nuit dans un bon lit d'hôtel.

Le lendemain, pourtant, il rendit hommage à son sauveur, car, à une question de son chef, il répondit:

— Au fond c'était un brave type, ce déserteur.

Avec un sourire à double sens, il ajouta:

— On l'a tenu serré, mon yeutenant!

Louis Braschoss.

Le soldat aime le chant et le chef aime le soldat qui chante, parceque chanter c'est aimer le pays. Un soldat triste est un triste soldat, dit-on avec raison. Rire, chanter, ronchonner, fumer est aussi nécessaire au soldat que respirer! C'est un besoin naturel de détente.

Général Guisan (1938).